

Michel Sarra-Bournet et Jocelyn St-Pierre (dir.), Les nationalismes au Québec du XIXe au XXIe siècle, St-Nicolas, Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 364

Jean-Philippe Croteau

Corps et politique. Le corps et ses fictions : regards croisés : anthropologie et histoire
Volume 10, Number 2, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060539ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1060539ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Croteau, J.-P. (2002). Review of [Michel Sarra-Bournet et Jocelyn St-Pierre (dir.), Les nationalismes au Québec du XIXe au XXIe siècle, St-Nicolas, Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 364]. *Bulletin d'histoire politique*, 10(2), 209–213.
<https://doi.org/10.7202/1060539ar>

multiples changements à la direction et les principales orientations. Il relate aussi certaines des campagnes spécifiques menées par les organisations locales. Par exemple, l'auteur rappelle la campagne menée à Montréal pour faire de Cabot le véritable fondateur du Canada, à la place de Jacques Cartier. En annexe, le lecteur retrouve un certain nombre de documents et de reproductions d'articles de journaux.

Le travail du professeur Principe met en relief le développement d'un authentique courant fasciste en lien avec le gouvernement italien. Le rôle très actif des divers consuls italiens retient ainsi l'attention. Ce courant fasciste nous oblige à jeter un nouveau regard sur les divers groupuscules d'Adrien Arcand, par exemple. Ces derniers, par mimétisme, se donnent des allures exotiques. Ils étaient beaucoup moins à craindre que les « respectables » courants natalistes, eugéniques, racistes, antisémites et autres qui fleurissaient dans certains milieux intellectuels tant au Québec qu'au Canada.

BERNARD DANSEREAU
historien

Michel Sarra-Bournet et Jocelyn St-Pierre (dir.), *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XXI^e siècle*, St-Nicolas, Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 364.

En cette période cruciale de mondialisation et de globalisation, alors que les frontières territoriales, économiques, politiques et culturelles sont de plus en plus perméables, la nation et son corollaire, le nationalisme, deviennent des notions véritablement floues. Il devient donc nécessaire de définir à nouveau ces termes dans ce contexte qui est le nôtre. Michel Sarra-Bournet et ses nombreux collaborateurs s'insurgent surtout contre cette tendance, de la part d'un certain discours, de marginaliser le nationalisme en l'associant à des notions extrêmement péjoratives telles que l'intolérance, l'exclusion, la xénophobie et même le génocide.

Cet ouvrage n'est pas la première initiative du genre et probablement pas la dernière, puisqu'il renvoie à un débat, qui loin d'être terminé, n'en est peut-être qu'à ses premiers balbutiements. Et c'est là tout le défi de cet ouvrage, car en empruntant une voie déjà pavée, les auteurs risquent de laisser aux lecteurs

une impression de déjà vu. *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XX^e siècle* réussit à présenter bon nombre d'œuvres de qualité, mais le bilan à faire sur l'ensemble des textes est plutôt inégal.

L'ouvrage est divisé en plusieurs parties, qu'elles soient d'ordre chronologique ou thématique. Malheureusement, les sujets et les périodes étudiés ne sont pas distribués d'une façon efficace pour donner aux lecteurs une vue d'ensemble de l'évolution du nationalisme. Dans la première partie, *Les nationalismes de 1830-1920*, il y a trois textes sur quatre qui touchent de près ou de loin à la question des Patriotes de 1837-1838. Il n'y a aucun texte sur la période couvrant de la Confédération jusqu'à la Première guerre mondiale; une époque pourtant effervescente en manifestations nationalistes. La deuxième partie, *Les nationalismes de 1920 à 1960*, n'est guère mieux. Deux articles sur quatre touchent directement ou indirectement à l'Action française.

Toutefois, l'article de Gilles Janson (l'unique texte de la première partie n'ayant pas trait aux patriotes) « Le sport comme enjeu national chez les Canadiens français 1890-1920 » est intéressant à plus d'un égard. Au lieu d'étudier le nationalisme au niveau de la société, l'auteur se concentre sur les manifestations nationalistes dans un cadre particulier, c'est-à-dire au sein des associations sportives. Il étudie un domaine d'activités sociales, le sport, qui de prime abord semble entretenir peu d'interactions avec le nationalisme. Ainsi, il y décrit cette volonté des élites canadiennes-françaises de surpasser au niveau sportif la communauté canadienne-anglaise par la création d'associations sportives et la promotion des activités sportives. L'auteur met en lumière les divisions des élites canadiennes-françaises, quelquefois déchirées entre la pratique de l'exclusion ou de l'intégration des athlètes, qui ne sont pas canadiens-français, lors de la constitution des équipes sportives. Ce texte ouvre la voie aux analyses sur d'autres groupes ou associations, qui, à première vue, par les activités qu'ils privilégient, pourraient prétendre à une neutralité idéologique, alors qu'il n'en est rien. Ainsi, nous pouvons nous demander si le phénomène décrit par Gilles Janson est observable au sein des communautés artistiques, littéraires, scientifiques. Étaient-elles pénétrées par l'idéologie nationaliste ou au contraire se tenaient-ils en marge d'un tel courant ?

Toutefois, ce ne sont pas tous les textes qui ont cette qualité. Ce n'est pas qu'ils soient sans intérêt, bien au contraire, mais certains d'entre-eux semblent inachevés. Davantage descriptifs, ils énoncent de grandes théories mais sans expliciter la réflexion de base et terminent trop rapidement la conclusion. Ainsi, Jacques Beauchemin, dans « Politisation d'un nationalisme ethniciste dans le Québec duplessiste », affirme à la fin de son texte que le nationalisme ethniciste dans le Québec duplessiste a ouvert la voie au

néo-nationalisme de la Révolution tranquille. Cet argument est percutant. En effet, il contredit la thèse véhiculée par de nombreux historiens que le néo-nationalisme de la Révolution tranquille est en rupture avec un soi-disant nationalisme passéiste d'avant cette période. Cet argument est affirmé par l'auteur sans preuves ou faits à l'appui. Certes, il décrit largement le discours autonomiste du gouvernement Duplessis, mais pour soutenir sa thèse, il ne présente pas par une analyse comparative le discours néo-nationaliste, ce qui lui aurait permis de faire des liens entre les deux formes de discours.

Trois autres textes, situés dans les parties thématiques, se démarquent vraiment des autres textes de l'ouvrage. « De la négation de l'Autre dans les discours nationalistes des Québécois et des autochtones » de Pierre Trudel est sans aucun doute le texte le plus fascinant de tout l'ouvrage. Il remplit une profonde lacune ignorée par la plupart des ouvrages traitant du nationalisme québécois. En effet, si le nationalisme québécois est véhiculé surtout par les Québécois de souche française, son impact sur les groupes non-francophones est trop souvent oublié. Le texte de Pierre Trudel apporte un rafraîchissement dans ces débats sur le nationalisme en insérant une dynamique de dialogue interculturel. Il présente un par un les préjugés véhiculés par les Franco-Québécois, souvent à leur propre insu, envers les autochtones. Ces préjugés, savamment entretenus, éloignent les Franco-Québécois de la réalité et leur donnent une vision biaisée des nations autochtones. La richesse de ce texte est de montrer que les préjugés ne constituent pas un sens unique. Ils sont présents chez les autochtones et ils sont aussi méprisants que ceux véhiculés par les Franco-Québécois. L'auteur démontre bien que ces préjugés résultant de l'absence d'un dialogue constructif ne rendant que plus difficile entre les deux communautés, coexistant souvent l'une à proximité de l'autre, la possibilité de panser les plaies de la crise d'Oka, qui sont loin d'être cicatrisées. Enfin, ce texte nous ouvre la voie à d'autres analyse sur le dialogue entre les différents groupes ethno-culturels qui ne se sentent pas toujours inclus au sein de la nation québécoise.

Deux textes incontournables, qui ont et qui doivent toujours avoir leur place dans ce genre d'ouvrage parce qu'ils soulèvent des questions capitales, sont « L'éclipse du national dans la nouvelle histoire du Québec » de Ronald Rudin et « Ouvrir le cercle de la nation active la cohésion sociale. Réflexion sur le Québec et la diversité » de Gérard Bouchard. La teneur de ces deux textes n'est pas nouvelle : ces textes ont été publiés dans des revues ou des ouvrages antérieurement. Mais il reste que ces débats décrits dans ces textes sont toujours d'une grande actualité.

Ronald Rudin, dans son texte, tente de démontrer qu'un courant d'historiens révisionnistes (c'est le terme qu'il utilise), qui prédomine dans l'historiographie québécoise, a tendance à vider l'histoire de toutes les

interprétations basées sur les différences culturelles et les conflits ethniques pour faire des analyses liées aux classes sociales. Le principal mérite que nous pouvons accorder à ce texte, c'est qu'il est sans ambiguïté, sur un ton très militant, tout en étant fort nuancé et sans être dogmatique. Malgré ses critiques virulentes, il reconnaît les efforts de ces historiens, en particulier les anglophones, pour bien saisir la réalité historique du Québec, ce qui n'a pas toujours été le cas de la part de ces derniers. Il reconnaît aussi qu'une des grandes qualités des travaux des auteurs révisionnistes est d'avoir inclus dans leurs études l'ensemble des Québécois toutes origines confondues. Toutefois, certaines lacunes peuvent être retrouvées dans ce texte. Rudin veut une histoire qui, en partie, traite des passions et des antipathies ressenties par les différentes communautés du Québec, mais il n'explique que très peu comment faire une histoire de ce genre, alors qu'il est raisonnable de croire que les sources historiques ne sont pas facilement accessibles. De plus, il reproche aux révisionnistes de commettre des interprétations abusives basées sur les classes sociales. S'il précise les avantages de faire une histoire qui tient compte du fait national, il élabore peu sur ses dangers et ses effets pervers potentiels qui pourraient se dégager d'une histoire qui évalue surtout les affrontements ethniques.

Le texte de Gérard Bouchard a pour objet la conciliation de la diversité ethnique sans pour autant priver le Québec de son caractère francophone. Ce texte comporte certaines analyses simplistes comme le fait que le Québec est une terre d'immigration est la preuve incontestable de sa grande tolérance au pluralisme culturel. Il pêche par excès d'enthousiasme en déclarant que notre seul égarement collectif fut la crise du F.L.Q. Néanmoins, il reste que ce texte est d'un grand intérêt pour tous ceux qui s'intéressent au pluralisme culturel et à la définition à donner à la nation québécoise. Bouchard parvient fort bien à concilier la diversité culturelle et le caractère francophone du Québec en proposant une solution, qui loin d'être autoritaire ou chauviniste, fait du français la langue commune des Québécois et qui n'empêche pas les non-francophones et les Néo-québécois de conserver leur culture distincte. Pour l'établissement de cette culture commune, il propose des réaménagements symboliques intéressants en réévaluant les symboles les moins rassembleurs comme les écoles confessionnelles, les fêtes de Dollard-des-Ormeaux et de la Saint-Jean-Baptiste. Il identifie bien les symboles qui doivent être réaménagés, mais dans le cas de la fête de la Saint-Jean-Baptiste, son argumentation est loin d'être convaincante. De nos jours, cet événement est davantage un rassemblement qui fête le visage multiculturel du Québec qu'une célébration de la foi catholique et de la nationalité canadienne-française. De plus, il ne propose pas de nouveaux symboles qui seraient reconnus par tous les membres de la nation québécoise.

Dernier élément intéressant est le document en annexe d'Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? », qui est toujours d'actualité. Renan, penseur français du XIX^e siècle, pose les conditions à la constitution d'une nation. Ce qui fait une nation, ce n'est pas la race, la langue, la religion ou les frontières territoriales, mais véritablement la volonté de vivre ensemble. Les auteurs de l'ouvrage ne se donnent pas un droit de réplique aux affirmations de Renan, que ce soit en acquiesçant ou en s'y opposant. Ils laissent ainsi au lecteur l'initiative de faire sa propre réflexion sur le sens à donner à la nation québécoise.

À la fin de l'ouvrage, une section présente les auteurs avec une petite note sur chacun d'eux. L'idée est originale, mais nettement insuffisante. Une bibliographie présentant les meilleurs ouvrages sur le thème du nationalisme québécois aurait été la bienvenue pour donner une vue d'ensemble aux lecteurs, qui après avoir lu le présent ouvrage, auraient souhaité entreprendre des lectures pour approfondir ce sujet, qui a éveillé leur intérêt. Certains auteurs, à la fin de leur texte, présentent une bibliographie des ouvrages qu'ils ont consultés, mais cette pratique n'est malheureusement pas la norme chez tous les auteurs.

Le bilan à faire de cet ouvrage ne peut être que nuancé puisque ce dernier comporte des lacunes et des faiblesses certaines, mais aussi d'évidentes qualités. De plus, il faut tenir compte qu'il n'est pas facile de rédiger un ouvrage qui aborde un sujet qui a été maintes et maintes fois ressassé. Toutefois, la qualité supérieure de certains textes l'emporte aisément sur ceux qui sont incomplets ou imprécis. Ces textes en abordant des thèmes fort originaux dans leur contenu, ouvrent les portes à des nouveaux domaines de recherche contribuant à une nouvelle compréhension du nationalisme québécois et de sa véritable place dans la société, que ce soit à une époque contemporaine ou antérieure.

JEAN-PHILIPPE CROTEAU
*Étudiant au doctorat
Université du Québec à Montréal*